

# Qu'est-ce que la vérité ?

(deuxième partie)

par Henri BLOCHER

Professeur de dogmatique à la Faculté de  
Théologie de Vaux-sur-Seine

*Dans la première partie de cet article, Henri Blocher, après avoir survolé les différentes conceptions philosophiques de la vérité, examinait les différentes facettes de la vérité dans l'Ancien Testament et les comparait à la notion grecque (alêtheia).*

*Il concluait que "la conception de l'Ancien Testament se signale par la conjugaison de caractères qu'on n'a pas l'habitude de trouver réunis. La vérité éméth lie indissolublement le personnalisme et l'objectivité. Elle ne perd jamais de vue le sujet, son engagement, sa foi ; elle intéresse premièrement le dialogue des personnes : mais elle ne dépend pas du sujet qui la reçoit (ou la rejette) ; elle veut être pour lui, mais elle est avant lui. Toute sa valeur de sûreté-solidité tient à cette objectivité, que renforce la puissance de norme, et qui permet d'intégrer un moment "réaliste". De même, cette vérité revendique une origine divine exclusive, et "s'incarne" dans le plein de l'Histoire. Dieu seul est vrai, et possède à lui seul la sagesse et la science véritables, à l'homme inaccessibles : mais sa vérité n'est pas pour autant une Idée céleste, une notion-limite, une promesse "eschatologique" seulement ! Elle est la prescription précise, la promesse concrète, l'instruction éprouvée, la prédication qui se réalise. Personalisme, objectivité, divinité, historicité : non seulement ces traits se combinent de façon originale, mais sans effort, sans tension, et sans atténuation : chacun souligné avec la plus grande force".*

## La vérité dans le judaïsme intertestamentaire

Pour définir la compréhension "biblique" de la vérité, les textes juifs de la période intertestamentaire n'entrent pas en ligne

de compte *directement*. Mais sans les revêtir d'une autorité "déu-téro-canonique", nous ne pouvons pas ignorer leur influence, ni les allusions que les auteurs du Nouveau Testament font à plusieurs d'entre eux. L'histoire de la notion se raconte mal si on les néglige. On y voit nettement s'affirmer l'évolution amorcée déjà dans l'Ancien Testament et qui s'épanouira dans le Nouveau.

### Les sapientiaux et le rabbinisme

Dans les deux grands courants du judaïsme classique, la conception vétérotestamentaire évolue peu. Les *écrits de Sagesse* (foyer alexandrin du judaïsme), prolongeant le sens d'*'éméth* pour les Proverbes, insistent sur l'aspect cognitif et doctrinal de la vérité (*Sag.* 6. 22) ; ils rapprochent ainsi les notions hébraïque et grecque. Les *Rabbins*, comme on peut s'y attendre, exaltent dans la Loi "la règle (ou formulation, expression) de la science et de la vérité" (Rom. 2. 20 ; Paul reprend à coup sûr le vocabulaire des docteurs juifs, sans désavouer d'ailleurs leur thèse). Un fait nouveau, en outre, marque la notion de vérité : l'usage de l'*araméen*. Le terme araméen *qûshtha* remplace *'éméth* : or il signifie premièrement "rectitude". C'est l'aspect *normatif* de la vérité, loi de la parole, de la pensée, et de la conduite humaines, que *qûshtha* met "en vedette". Lorsqu'il est question d'*'éméth* dans son association avec *hêséd*, on voit bien le contrecoup du déplacement d'accent ; G. Kittel (dans le *Wörterbuch* qu'on évoque généralement sous son nom) note que pour se distinguer de l'autre terme (grâce), *'éméth* prend jusqu'au sens, parfois, de jugement (*din*) !

### Qumrân

Le judaïsme "hérétique" des Qumrâniens n'a sans doute jamais constitué, pour le nombre, une très grande force, mais son importance n'est plus à démontrer pour l'intelligence des commencements chrétiens. A propos de la notion de vérité, justement, les manuscrits de la Mer Morte attestent un tournant remarquable, qui prélude directement aux nouveautés néo-testamentaires. Pour la première fois, on fait du terme un usage massif, et la notion devient un pivot cardinal de la vie religieuse. En outre, alors que l'Ancien Testament la suggérait à peine, c'est une résonance *polémique* vigoureuse, dans le grand combat de la Lumière et des Ténèbres, que prend la "vérité".

Ces deux traits sont liés, et semblent dépendre de la façon même dont la secte se définit. La "Communauté de la Nouvelle Alliance", comme elle s'appelle, se coupe d'un Israël apostat et d'un sacerdoce mensonger pour être le *véritable* Israël. Si *'éméth* garde souvent son sens vétéro-testamentaire (on parle toujours hébreu à Qumrân, et un hébreu, imprégné de reminiscences bibliques), si l'alliance étroite avec la justice légale donne une

saveur judaïque, et non pas hellénistique ou gnostique,<sup>1</sup> l'aspect doctrinal et normatif s'accuse, et la vérité devient clairement, dans certains passages, l'*interprétation particulière de la Torah* par la secte. Les rouleaux de la *Règle de la Communauté* (I QS) et des *Hymnes* (I QH), documents fondamentaux, contiennent des formules éloquentes. Les adhérents sont des "volontaires pour Sa vérité" (I QS 1. 11 ; 5. 10) : ils se sont "convertis" vers elle (I QS 6. 15), et sont devenus ses témoins (I QS 8. 6), "fils de vérité" (I QH 6. 29 ; 7. 30 etc.) ; ils la "trahissent" s'ils quittent la secte (I QS 7. 19). La "Communauté de sa vérité" (I QS 2. 26) est aussi plantation (I QH 8. 10), et maison d' *'éméth* (I QS 5. 6 ; 8. 9) ; *Écrit de Damas*, A, 3. 19). Elle est même dite "fondement de vérité" (I QS 5. 5), ce qui fait invinciblement penser à la recommandation de Paul sur l'Eglise du Dieu vivant, "maison de Dieu", "colonne et support de la vérité" (I Tim. 3. 15). De plus, il est souvent question du ou des "secrets" ("mystères") de vérité — que comprennent et connaissent les membres (I QS 9. 18 ; I QH 5. 26 ; 10. 4 ; 11. 9, 16). Enfin la *Règle* dépeint le vaste combat cosmique des Deux Esprits, principes de Lumière et de Ténèbres : ce sont l'*Esprit de Vérité* et l'*Esprit de Perversion* (I QS 3. 18 ss. et 4). On mesure la portée de cette constatation — expression typiquement qumrânienne lorsqu'on en fait une autre : le titre "Esprit de Vérité" ne se trouve qu'en deux endroits : à Qumrân et chez *Jean*, dans la première Epître et dans le IV<sup>e</sup> Evangile ! Nous sommes bien aux portes du Nouveau Testament.

## La vérité dans le Nouveau Testament

La vérité vient au premier rang des notions du Nouveau Testament, mais quelle vérité ? Les auteurs écrivent, bien sûr, *alètheia* ; en même temps, ce sont des juifs, et leur piété s'enracine dans l'Ancien Testament : pensent-ils *'éméth*, voire *qûshîa* ? Il paraît prudent de ne rien exclure : les deux traditions se combinent, mais dans quel rapport ? La signification restreinte d'*alètheia* s'élargit et s'enrichit des associations d'*'éméth* ; la notion "hébraïque" s'affine, se précise, souligne mieux ses contours. Comme le dit Vriëlink avec humour : "Japhet habite sous les tentes de Sem"<sup>2</sup> (cf. Gen. 9. 27). Mais sur le degré exact d'hellénisation les avis diffèrent, à propos de *Jean*, surtout, le grand

<sup>1</sup> Ainsi que le souligne R. Schnackenburg, "Zum Begriff der 'Wahrheit' in den beiden kleinen Johannesbriefen", *Biblische Zeitschrift* 11 (1967), p. 257.

<sup>2</sup> Jan Hendrik Vriëlink, *Het Waarheidsbegrip. een theologisch onderzoek* (Nijkerk : G.F. Coilenbach, 1956) pp. 146 ss.

théologien de la vérité. A l'intérieur du Nouveau Testament, en effet, l'inégalité et la diversité frappent d'emblée : dans la fréquence du terme, dans la portée théologique du thème, et sans doute, dans la coloration, ou l'orientation, du concept. Nous tenterons d'en discerner le sort dans les principaux groupes d'écrits du Nouveau Testament, classés non dans l'ordre historique, mais (sans rigidité) selon le "tour" théologique.

### La catéchèse fondamentale

Dans un premier groupe, pour la commodité de l'exposé, nous rangerons les récits qui semblent livrer la prédication apostolique commune, l'enseignement chrétien "de base". Les marques de la reprise réflexive, qui font la joie des chercheurs de la *Redaktionsgeschichte*, y restent discrètes : les auteurs ou éditeurs insinuent plus qu'ils n'explicitent leur intelligence personnelle de la foi.

Les évangiles synoptiques et les Actes, donc, l'Épître de Jacques et la première de Pierre font intervenir *très peu* la notion de vérité. Lorsqu'il en est question, c'est dans un sens banal, "réaliste", qui fait s'équivaloir "vraiment" et "réellement". Il s'agit surtout de la formule *ep'alêtheia*, qui peut doubler le "Amen, amen" favori de Jésus (Luc 4. 24, 25). Dans la bouche des légistes juifs, il signifie clairement la rectitude doctrinale (Mc 12. 14 et 32). Le livre des Actes offre deux exemples remarquables. Il oppose la vérité de l'expérience réelle à la subjectivité de la vision (Actes 12. 9), et les paroles de vérité, ou de bon sens, aux égarements de la folie (Actes 26. 25). Jacques, cependant, use pour l'*Évangile* du titre "parole de vérité (Ja. 1. 18) avant de l'appeler loi parfaite, loi de liberté (1. 21-25) : c'est l'amorce d'un emploi plus original et plus important (cf. 5. 19). Et Luc, une fois, à propos des richesses spirituelles, rapproche le *céleste* et le *véritab*le, réservés aux enfants de lumière, et les contrastes aux richesses injustes des enfants de ce siècle (Luc 16. 11 cf. 8. 9) : une nuance nouvelle semble se dégager.<sup>3</sup>

Le même évangéliste Luc met en valeur, dernier mot de son élégant prologue, l'*asphaleia* des affirmations de la "catéchèse" : le terme évoque la solidité sans faille de l'information proposée (le radical *sphal-* signifie le faux-pas, la faute, l'erreur) ; en même temps Luc déclare écrire *akribôs*, avec cette exactitude dont Josèphe faisait une qualité primordiale de l'historien (Lc 1. 3. 4). Le choix de ces mots, à cet endroit, montre quelle norme l'évangéliste attribuait au discours ; la compréhension de la vérité n'est pas loin.

<sup>3</sup> J.H. Bernard (sur Jn 1.9) a bien défini la nuance entre *alêthinos*, véritable, et *alêthês*, vrai : "L'*alêthês* tient la promesse de ses lèvres, mais l'*alêthinos* tient la promesse, plus grande, de son nom. Tout ce qu'implique son nom, ... il l'est pleinement."

## Paul

Dans les épîtres de Paul, le terme apparaît souvent, mais l'usage en est très fluide, la signification multiple. Tantôt *alêtheia* recouvre la notion bien connue de l'Ancien Testament, il s'agit de la sûreté du Dieu fidèle à sa promesse (Rom. 15. 8) ; tantôt un sens moral convient mieux : il faut penser à la véracité, à la droiture, qui s'opposent à la malice et à l'injustice (1 Cor. 5. 8 ; 1 Cor. 13. 6) à l'équité du juge (Rm 2. 2), ou à l'accord entre les paroles des lèvres et les sentiments du cœur (Ph. 1. 18) ; tantôt la vérité est la conformité aux faits comme la "vanterie" de Paul à propos de son ravissement au troisième ciel (II Cor. 12. 6 ; cf. 7. 14 ; 11. 10 et 31) ; tantôt on peut dire le sens "typiquement grec" : la vérité de Dieu, c'est son Être dévoilé, la manifestation de ce qu'on peut connaître de lui, l'invisible "contemplé par l'intelligence" (Rom. 1. 18-20).

Paul innove, cependant, sur un point important. De façon déliée, trop souvent pour qu'on parle de rencontre épisodique, Paul lie étroitement la vérité et l'Évangile. La parole de vérité, c'est l'Évangile du Salut (Eph. 1. 13 ; cf. Col. 1. 5-6) ; la vérité de l'Évangile, sur laquelle il ne saurait transiger, tient ou tombe avec la doctrine décisive de la liberté chrétienne à l'égard de la loi (Gal. 2. 5, 14 ; 5. 7). Lui qui n'altère pas la parole de Dieu, il publie la vérité et se recommande ainsi à toute conscience d'homme devant Dieu (II Cor. 4. 2). Quel sens donne-t-il à cette association remarquable, Évangile-vérité ? Elle rappelle bien d'autres thèmes pauliniens : l'Évangile, fruit de la promesse, invite à la foi ; cette foi est obéissance de cœur à la règle de doctrine (Rom. 6. 17) ; la réalité de la Résurrection qu'il annonce atteste que la foi n'est pas vaine (1 Cor. 15. 14-16) ; par lui resplendit la connaissance de la gloire de Dieu, en la personne (sur le visage) de Christ (II Cor. 4. 4, 6). Le lien à l'Évangile fait ainsi briller les facettes principales de la notion de vérité !

## La lutte contre la gnose

Le "bon combat" contre les formes primitives du gnosticisme mobilise de plus en plus l'énergie de Paul dans la seconde moitié de son ministère. Cette situation polémique affecte la notion de vérité, et de la même manière dans les autres épîtres du Nouveau Testament qu'on sent dirigées contre le gnosticisme naissant ou le prégnosticisme. La vérité devient synonyme de *saine doctrine*, formule-clé des Pastorales : c'est le "bon dépôt" ; de même, dans ses deux courts billets à "Kyria" et Gaius, Jean ne répète pas moins de dix fois *alêtheia*, et il s'agit de la "doctrine de Christ" que renient les faux docteurs. On rencontre plusieurs fois l'expression stéréotypée : *epignosis alêtheias* (par exemple II Tim. 2. 25), fort intéressante. Le terme *epignosis*, "connaissance exacte, reconnaissance", en effet, est lui aussi caractéristique de ce type de littérature : utilisé vingt fois en tout dans le Nouveau Testa-

ment, il revient quatorze fois dans le seul groupe des épîtres suivantes : Ephésiens, Colossiens, Pastorales, et II Pierre, dont on ne contestera pas la saveur anti-agnostique. Le fait doit frapper (et d'autant plus que cette concentration ne vaut pas pour le verbe). Nous risquons une hypothèse : s'agirait-il d'un *contre-slogan* ? Les hérétiques fanfaronnaient : "Gnosis !" ; les orthodoxes répliquaient : "Epignosis !" : connaissance exacte, selon la *vérité*, de la saine doctrine et des "sentences sûres" (*pistoi logoi*).

Dans la même perspective, on peut le noter, la vérité s'oppose aux "mythes" sans fondement historique (II Tim. 4. 4 ; Tite 1. 14 ; cf. II Pi. 1. 16 ss).

### L'épître aux hébreux

L'Épître aux Hébreux est à part. Elle ne met pas souvent en jeu la notion de vérité, mais elle fait vibrer une corde nouvelle, et prépare la voie (sur ce point comme sur d'autres) à la pensée johannique. L'usage original qui s'esquisse reflète sans doute l'influence grecque, mais reprise et retravaillée par une pensée historique : *alèthinós* décrit les réalités (spirituelles) de la Nouvelle Alliance, contrastées aux figures (charnelles) de l'Ancienne (Héb. 8. 2 ; 9. 24).

### Jean

L'Évangile et les épîtres de Jean donnent à la notion de vérité un poids et une plénitude incomparables. D'ailleurs, comme il le fait pour d'autres termes (temple, élévation), l'Évangile joue sur les divers sens possibles du mot ; "dire la vérité", comme l'a bien vu Bultmann, signifie banalement "ne pas mentir", mais aussi, à un second niveau, "proclamer l'unique révélation" (Jn. 8. 40, 45).

On dirait que les diverses traditions évoquées jusqu'ici se fondent dans le creuset johannique ! La vérité-sûreté paraît impliquée par l'invitation constante à *croire* le témoignage ; la vérité-dévoilement, par le thème de la *lumière* qu'est le Logos du Père invisible bien que Dieu ne soit pas appelé vérité, mais Sa Parole seulement ;<sup>4</sup> la vérité-rectitude, par l'exhortation à *pratiquer* la vérité. La vérité *s'oppose* aux ténèbres, comme à Qumrân. Elle ne manque pas non plus d'être associée à la *doctrine* (Jn. 8. 31, 32 ; 16. 13 ; I Jn. 2. 21). Jean, comme on l'a vu, reprend le couple *'éméth-héséd* (Jn. 1. 14, 17) : il distingue (sans séparer) la grâce et la vérité, et, méditant profondément leur dualité, il fait même

<sup>4</sup> Contraste avec l'usage grec, que souligne, en critiquant Bultmann, le P. Ignace de la Potterie dans son énorme ouvrage *La Vérité dans saint Jean*, Analecta Biblica 73 et 74, 2 tomes, paginés de 1 à 1128 (Rome, Biblical Institute Press, 1977) ; référence aux pp. 28ss., 46 s.

courir leurs deux fils dans tout son livre : la vérité et la grâce correspondent à la lumière et à la vie (Jn. 1. 4), puis aux deux grandes désignations : “la Parole faite chair” (Jn. 1. 14) et “l’Agneau de Dieu” (Jn. 1. 29), donc aux deux aspects de la médiation de Jésus-Christ. Révéléateur et Rédempteur. Cette reprise donne une idée de la richesse et de la puissante élaboration des notions johanniques, sous l’apparente simplicité du style !

Il faut tenter, cependant, de résumer les développements nouveaux. Jean, tout d’abord, prolonge l’usage introduit par l’Épître aux Hébreux : Jésus apporte la vérité qui succède aux figures de l’Ancien Testament : il est le vrai pain du ciel, le vrai cep du vigneron divin ; il apporte la vérité où Moïse n’avait pu qu’introduire la loi (Jn. 1. 17) ; le culte dont il est médiateur ne se lie plus au Temple extérieur, il est en esprit et en vérité (Jn. 4. 23) ; l’interprétation que nous retenons de ce texte disputé était déjà celle d’Origène). La vérité est réalité d’en-haut, *céleste*, de l’Esprit — et non plus d’ici-bas. Le contraste, d’ailleurs, déborde le rapport à l’Ancienne Alliance, et s’étend au combat contre les idoles : “vraie” lumière pour éclairer tout homme, Jésus est le Dieu véritable qui dissipe les caricatures mensongères des païens (1 Jn. 5. 20, 21).

Un trait saillant de l’usage johannique mérite ensuite mention. Il associe de façon très étroite vérité et *témoignage*. Ainsi se confirme l’allure *juridique* du drame de la foi et du salut (le thème du drame de la foi et du salut (le thème du *jugement* revient sans cesse, à la fois à venir et déjà présent. La vérité du témoignage de Jésus tient à ceci : venu d’en-haut, du ciel, il rapporte ce qu’il a vu et entendu (Jn. 3. 31-33) ; il sait d’où il vient, et répète ce que le Père lui a enseigné (Jn. 8. 14, 26, 28). L’Esprit, pareillement, conduira dans toute la vérité en énonçant tout ce qu’il entend (du Père et du Fils) : vérité-conformité (Jn. 16. 13). Cette vérité revêt de même le témoignage de l’apôtre, qui a “vu” (Jn. 19. 35 ; 21. 24) et même “palpé” la Parole de Vie (1 Jn. 1. 1 ss).

A plusieurs reprises, encore, revient, chez Jean, la formule “être de Dieu” (*ek Theou*) : la question, pour lui, celle qui divise les hommes, c’est : être ou ne pas être *de Dieu*. Or Jésus rapproche la vérité et l’être *ek-Theou*, c’est un point intéressant. Qui est-de-Dieu, dit Jésus, écoute ses paroles, et croit à la vérité, mais ses adversaires ne l’écoutent pas parce qu’ils ne sont pas de Dieu (Jn. 8. 46, 47) ; le Diable, menteur, parle de son propre fonds (Jn. 8. 44). La première épître établit un lien semblable : l’écoute de l’enseignement apostolique devient le critère de ceux qui sont *ek Theou*, et de l’Esprit de Vérité (1 Jn. 4.5, 6). Il est intéressant que le critère concerne la genèse (ou la génération) du discours.

Ce thème, que nous venons de voir généralisé à tous les élus, s’éclaire dans sa concentration en la personne de Jésus-Christ : Jésus est, lui d’abord, de Dieu ; seul, il *vient* du Père, et dans cette procession, il ne cesse d’être un avec lui. L’Évangile traite spé-

cialement des rapports du Père et du Fils à propos de la vérité du témoignage de Jésus. L'enracinement divin de la vérité, peut-on dire, conduit Jean finalement à une présentation *trinitaire*. Il nous fait entrevoir le fondement même de la vérité dans *l'être personnel de Dieu*, et c'est sans doute l'ultime aspect qu'il pouvait nous révéler de notre sujet.

Jésus dit : "Je suis... la Vérité" (Jn. 14. 6). On brandit facilement cette parole, isolée de son contexte, pour *nier* que la vérité soit doctrine : "c'est une Personne !". Cette déduction superficielle veut ignorer l'usage johannique complexe que nous venons de survoler : à coup sûr, ce n'est pas pour dévaluer la vérité de la doctrine (qui est d'abord doctrine de Jésus), mais bien pour l'établir, mais bien pour en révéler le fondement éternel, que Jean nous rapporte cette parole. Elle résume toutes les déclarations de Jésus enracinant la vérité de son message dans son union avec le Père, qui ne le laisse jamais seul, qui a tout remis entre ses mains, et dont il fait pareillement toutes les œuvres (Jn. 8 ; 12 *in fine*). Dans le contexte immédiat du chapitre 14, cette signification est claire. La vérité, comme la vie, qualifie le *chemin*, thème sur lequel roule la conversation : Jésus s'affirme le chemin selon les deux aspects de la vérité et de la vie : le Médiateur, et de la Révélation et de la Rédemption ; nous retrouvons le couple lumière et vie, grâce et vérité ! Et Jésus s'explique : qui l'a vu, a vu le Père, car il est dans le Père et le Père est en lui (Jn. 14. 9, 10). Qu'est d'autre le message du Prologue ? La vérité de toute parole de Dieu (à maintes reprises et sous maintes formes !) trouve ici son fondement : le Fils est de toute éternité la Parole, distinct du Père et un avec lui : dès l'origine la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu (Jn. 1. 1) ; s'il peut porter au dehors l'image véritable du Père et nous en livrer l'exégèse (*exegesato*), c'est que Dieu Monogène, dans cette distinction, il demeure dans le sein du Père (Jn. 1. 18).

Le Père et le Fils sont un *dans l'Esprit*. Autre Paraclét, autre Témoin divin, le Saint-Esprit garantit l'unité du Père et du Fils : il inspire Jésus, et non pas avec mesure (Jn. 3. 34) ; il rendra témoignage de lui (Jn. 15. 26). Rien d'étonnant, donc, si Jean reprend le titre qumrânien d'*Esprit de Vérité* (quatre fois), associe fréquemment la Vérité et l'Esprit, pour déclarer enfin de l'Esprit ce que Jésus a dit de lui-même : "L'Esprit *est* la Vérité" (1 Jn. 5.6). Comment ? Le contexte éclaire le sens. L'Esprit scelle au cœur du croyant la vérité de la révélation historique de Jésus (que défigurait l'hérétique Cérinthe), avec l'eau et avec le sang, du baptême à la Croix. Il y fait participer, étant lui-même le don procuré par l'œuvre du Fils. Il se porte garant de la vérité de la Vérité ! Il faut connaître, à l'épreuve de la vie, la vérité de la Vérité. Le Fils descendu jusqu'à nous est le Chemin-la Vérité par son union avec le Père. L'Esprit, qui accompagne la Parole et qui demeure en nous, est le Don-la Vérité par son union avec le Père et le Fils. Ainsi l'unité dans la trinité des Personnes, et leur

trinité dans l'unité, nous apparaît le fondement de la communication *ad extra* de Dieu ; elle nous assure de l'entière vérité de la parole qu'a confirmée ou enseignée Jésus, et inspirée l'Esprit.

D'*éméth-robustesse* à l'*alêtheia* johannique la notion de vérité a fait du chemin. Pourtant nous pouvons observer dans le Nouveau Testament, et chez Jean, la permanence des quatre caractères qui s'étaient dégagés dans l'Ancien Testament. Bien plus, nous les retrouvons tous quatre *accentués* et dans la même harmonie. Est-elle moins *personnelle*, la vérité du Nouveau Testament ? Au contraire, ses traits personnels se précisent en Jésus, et devant lui, l'exigence de la décision, de la repentance, et de la foi ! Est-elle moins *objective* ? Le moment normatif, cognitif, et doctrinal, prend, sans nul doute, beaucoup plus d'importance. La *divinité exclusive* de la vérité se retrouve soulignée par l'association nouvelle à la réalité céleste, et la coloration plus nettement polémique. Quant à la *plénitude historique*, n'est-ce pas la grande nouvelle de la Bonne Nouvelle, l'Évangile de l'Incarnation et de la Résurrection ? C'est la "présente vérité" (II Pi. 1. 12), la "véritable lumière" qui "brille déjà", "ce qui est vrai en lui et en vous" (I Jn. 2. 8). D'*éméth* selon Moïse et les prophètes à la vérité du Nouveau Testament, admirable et vivante continuite : on passe de la fleur au fruit. Rien ne serait plus faux que d'opposer la première, personnelle-existentielle, à la seconde, doctrinale-objective :<sup>5</sup> elles sont l'une et l'autre ceci et cela.

Si déjà l'Ancien Testament rapprochait les thèmes de la vérité de la parole, leur intime solidarité éclate dans le Nouveau. Beaucoup plus qu'*éméth*, *alêtheia* se spécialise et concerne la parole : le témoignage qui rapporte fidèlement ce qui s'est passé ; l'Évangile, qui révèle le mystère du plan divin et communique, avec l'Esprit, la vie éternelle ; le Verbe, Parole éternelle de Dieu ! Et Jésus, enfin, pose l'équation : "Ta Parole est la vérité" (Jn 17. 17).

Cette concentration, qui a permis de reprendre certaines significations de la conception grecque restées germinales en Israël, est venue à son heure. Quand Dieu parle en son Fils, qui nous l'"explique", et qu'il conclut l'alliance selon laquelle tous le connaissent, depuis le plus petit jusqu'au plus grand (Jr 31, 34), il convient que l'accent porte sur l'enseignement du Père, transmis par le Fils et l'Esprit, reçu par l'intelligence spirituellement renouvelée. Peut-on aller plus loin que l'équation : la vérité, c'est la Parole de Dieu ? La vérité est la Parole de Dieu *en tant qu'elle est sa Parole*, et le reste en parfait accord avec lui, fiable pour nous à tous égards, et requérant de nous, pour que nous soyons, nous et nos paroles, dans la vérité, la conformité, la *confession* de la foi (et de la sagesse) : que nous disions la parole de Dieu après lui. Telle nous apparaît la notion biblique de la vérité.

<sup>5</sup> Comme a tenté de la faire, hélas ! un Martin Buber dans son effort pour opposer *Zwei Glaubensweisen* (1950).

## Les “vérités” rivales à la lumière des Ecritures

Comment se compare le résultat de notre enquête avec les conceptions rivales de la vérité dans notre espace culturel (descendons de la montagne sainte dans la plaine où l'on débat) ? Pour conclure, nous devons, un bref instant, mesurer les affinités et les antipathies, et tenter d'en rendre compte.

La compréhension scripturaire ne coïncide avec aucune des grandes doctrines philosophiques, mais la distance varie. 1) La notion “réaliste” de correspondance avec le réel s'accorde avec l'une des facettes d'*éméth-alètheia* : on ne s'étonne pas trop qu'une longue tradition de docteurs, tous attachés à l'écriture, aient pu s'en accommoder ; cependant, la direction du souci est différente, le réaliste perd ce qui pour la Bible est principal (la relation des personnes), et l'ombre plane sur lui d'une tyrannie de l'impersonnel. 2) Le souci de la conception “subjectiviste”, au pôle opposé, ressemble davantage à celui qui se décèle dans l'écriture : la vérité a bien à voir d'abord avec la foi, et cela, non pas dans l'effort rationnel pour s'abstenir du dernier, mais en situation, dans l'histoire ; pourtant le rapport, dans le même souci, semble s'inverser : dans l'écriture, la vérité comme sûreté autorise la foi, cette décision sage de bâtir sur le roc, alors que pour l'existentialiste, la vérité se définit à partir d'une foi toute risquée, comme un plongeon dans des eaux inconnues (Kierkegaard a utilisé cette image : se jeter à l'eau pour apprendre à nager). En outre, les attitudes contrastent violemment quant à l'objectivité doctrinale et les affirmations sur les faits. 3) Avec l'“idéalisme”, la conception biblique met en valeur la cohérence interne de la vérité, mais sans détacher la forme logique du fond. Plus radicalement, l'écriture se rapproche de l'idéalisme en notant l'importance de l'activité constructive du sujet (le menteur tire son discours de son propre fonds), et en faisant se correspondre ultimement parole et parole, esprit et esprit : quand notre parole correspond au réel, elle s'accorde avec la Parole qui ordonne et maintient le réel (Col 1, 17 ; Hé 1. 3 ; cf. 11. 3, etc.) ; cependant la parole de vérité, pour la Bible, s'accorde avec un *au-delà* d'elle-même, et jamais le discours humain ne devient, comme dans l'idéalisme, sa propre référence (c'est là le propos du mensonge, selon saint Jean !) 4) Selon l'écriture, la vérité réussit, si du moins on sait attendre et voir l'invisible ; mais c'est parce que le Dieu de la vérité règne, et non pas, bien sûr, que la définition pragmatiste soit admise. 5) La vérité biblique, enfin, “s'incarne” dans l'histoire, et notre espérance se tend vers sa manifestation glorieuse, quand le voile se lèvera (sens d'Apocalypse), quand toute langue, enfin, la confessera ; mais l'écriture ne cautionne en aucun endroit l'idée d'une vérité “à venir”, identique

au cours de l'histoire ou à son mouvement ; rien ne s'oppose davantage aux constatations de stabilité, fermeté, permanence, d'*éméth* ! Pour elle, aucune dialectique, aucune incorporation à la vérité du "négatif" : la vérité rejette loin d'elle le mensonge ou l'erreur, sans qu'on puisse "médiatiser", à la moderne, la massive antithèse (1 Jn. 1. 5 !).

Les plages ou parcelles d'accord trahiraient-elles la présence d'un éclectisme biblique ? On discerne, au contraire, que le motif fondamental de la révélation a permis de préserver la tunique sans couture, la conception unifiée, dont les philosophes se sont partagé des lambeaux. 1) Derrière le réalisme, il y a la domination du monde, présence si lourde qu'elle ne laisse pas s'affirmer le vis-à-vis, mais trop diverse pour ne pas s'écarteler contre les pôles de l'un et du multiple, de l'immuable et du devenir. L'Écriture affirme la réalité du monde (d'où la mesure d'accord avec le réalisme) mais non pas comme *dernière* : comme créature d'un Dieu personnel, et l'on échappe au dualisme. 2) L'idéalisme profite de la libération du sujet (un effet de chrétienté), et il fait valoir à juste titre son activité constructive dans la connaissance ; seulement, il manque lui aussi du Dieu créateur ; le sujet se coupe du réel, indépendant de lui, et il se prétend arbitrairement, mensongèrement, autonome. Le Dieu de l'Écriture, qui a fait l'homme à son image, peut seul tenir ensemble, sans confusion, sans séparation, le monde et l'homme, et appeler cette créature filiale à confesser de façon responsable la Parole de Dieu après lui. 3) Le sujet existentialiste s'alarme du progrès de la science qu'il construit, et qui menace de l'engloutir ; avec l'énergie du désespoir, il s'affirme libre, tout autre que la nature scientifique-objective ; il ne peut plus concevoir la vérité qu'en rapport avec le jaillissement de sa liberté. Mais l'Écriture n'a pas besoin d'une opposition forcée, "incroyable", entre la nature et la liberté pour protéger cette dernière : fondée en Dieu, dans le vis-à-vis de l'alliance, la liberté est *chez elle* dans le monde du Père. Dans l'optique biblique, loin d'exclure l'engagement personnel, l'affirmation la plus théorique est aussi implication subjective, confession de la parole de Dieu : car la création est une, et un le créateur. 4) Quant au culte de l'histoire (dialectique) et de l'avenir, c'est l'effort le plus puissant et le plus pernicieux pour surmonter les vieilles oppositions *sans* le Dieu biblique (mais non sans détournement sémantique de certains schèmes de la Bible, comme si l'on ne pouvait pas s'en tirer sans imitation) ; seulement c'est au prix du jugement par lequel la vérité juge le mensonge (on devrait reconnaître dès lors l'inanité de tout discours), et c'est au prix du sens même de l'histoire qu'on célèbre. Seule la supériorité absolue, la liberté seigneuriale, du Dieu éternel et vivant par rapport à l'histoire peut donner à son déroulement un dessein sensé ; sans elle, il n'y a d'alternative que celle du fatalisme aveugle et du "Dieu" hasard — absurdes, impensables. Si le Dieu Maître-

de-tout conduit l'histoire selon le projet qu'il a formé, elle peut être lieu de la vérité.

Avec le sens commun, semble-t-il, l'Écriture trouve plus de points de contact qu'avec les doctrines élaborées, sur la notion de vérité. Voilà qui justifie peut-être notre suggestion provocante du début, sur le sens commun, sens *moins* pécheur. Il faut pourtant voir qu'il demeure pécheur : son péché est justement de ne pas voir son péché — “Que Dieu soit reconnu pour vrai et tout homme menteur” (Rm 3. 4). Autrement dit, la conception courante ignore la *divinité* de la vérité, “l'équation” de Jean 17. 17, et du même coup, elle ne reconnaît pas *l'incarnation historique*, la venue, “parousie”, de la vérité (2 P 1. 12). Elle manque ainsi de fondement pour l'association de traits qu'opère la communication quotidienne : et la combinaison se défait quand cesse la bienheureuse inconscience, quand le philosophe commence à travailler... Elle manque surtout la vérité elle-même, puisque le sens commun, s'il n'a pas trop observé la notion du vrai, *ne sait pas où le trouver !*

La voie nous est donc tracée : celle de la *confession* qui montre à tous les hommes le fondement d'une notion entière et leur indique ce qu'en tâtonnant ils cherchent : Qu'est-ce que la vérité ? Ta Parole, notre Dieu, notre Père, est la vérité !